

# Le sauvetage des temples de Nubie

Christiane Desroches-Noblecourt

Conservateur en chef honoraire du département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre  
Ancien professeur d'archéologie à l'École du Louvre

*La maîtrise technique des eaux du Nil, au cours du XXe siècle, par la construction de gigantesques barrages, aurait-elle dû signer la disparition des temples de Nubie, édifiés quelque quarante siècles plus tôt par « les plus pieux des hommes » pour s'attirer les faveurs de ses eaux fécondantes ? Dès 1956, Christiane Desroches-Noblecourt, après avoir alerté la communauté scientifique internationale, va déployer toute son énergie à convaincre les Égyptiens et l'Unesco de la possibilité d'un sauvetage. Une grande aventure, des moyens audacieux, un pari gagné...*

## *Les temples de Nubie*

Aux confins de l'Afrique et de l'Égypte, la Nubie s'étire le long du Nil, partagée entre la Basse-Nubie, de la première à la deuxième cataracte, et la haute Nubie, en amont. Elle tire son nom des Nubae, une importante tribu libyenne originaire de l'Afrique orientale, et constituait la porte de l'Égypte vers des pays qui lui apportaient de l'ivoire, de l'or, des peaux et des parfums, parmi bien d'autres produits précieux. En effet, la première cataracte, à Assouan, marque une frontière, puisque le cours du Nil est interrompu par une barrière granitique que seul un canal aménagé par Sésostris III au XIXe siècle avant notre ère, permit de franchir. Dès l'Ancien Empire, des expéditions remontèrent le fleuve et, plus tard, tentèrent de contrôler ce couloir menant à la profonde Afrique et aux fabuleuses mines d'or des ouadi orientaux. Aussi ses rives furent-elles jalonnées par les Égyptiens, dès la Haute Antiquité, de citadelles défendant cet exceptionnel chemin commercial contre les agressions du pays de Koush – le Soudan actuel – et des bédouins. Ces citadelles, pour les « plus pieux de tous les hommes », ainsi qu'Hérodote se plaisait à le constater, ne pouvaient se concevoir sans la présence de temples ou de chapelles, premiers sanctuaires construits par les Égyptiens sur le chemin du Sud. Tantôt contrôlés et enrôlés comme soldats d'élite, tantôt menaçants au point que des expéditions devaient être lancées contre eux, les Nubiens vivaient chichement de l'agriculture et ne trouvaient donc que dans le commerce et la guerre un moyen de s'enrichir. L'Égypte a toujours entretenu des liens étroits avec eux, si bien qu'un roi nubien de Napata, Piankhi, parvint en 751 avant notre ère, à contrôler l'ensemble du royaume, fondant la XXVe dynastie. Lorsque les pharaons du Moyen Empire (XXe siècle avant notre ère) et surtout du Nouvel Empire (XVIe siècle avant notre ère) – il n'y a en effet pratiquement aucun vestige conservé de l'Ancien Empire – construisirent des temples en Basse-Nubie, ils ne voulurent pas en faire le cœur de villes nouvelles, les ressources y étant très limitées. En fait, ces fondations ne furent pas érigées pour recevoir les prières des hommes et leurs suppliques. Égrenées le long du Nil, elles constituaient autant de haltes sur le parcours de l'inondation annuelle, à la manière de centrales où la machine divine, entretenue par les savants-prêtres, assurait la pérennité du cycle de la vie, concrétisée en ces lieux à la mi-juillet – début de l'année pour les Égyptiens – par l'arrivée du flot fécondateur.

En effet, après une période de sécheresse absolue assimilée à la mort – la canicule – la

réapparition, juste avant que ne se lève le soleil, de l'étoile Sothis (Sirius) qui avait quitté durant soixante-dix jours le ciel égyptien, coïncidait avec l'arrivée de l'inondation constituée par le Nil blanc, nourri des eaux des grands lacs d'Afrique et mélangées avec le Nil bleu et l'Atbara abyssins. Le flot bienfaisant recouvrait la terre d'Égypte et y déposait ses alluvions, mais une inondation trop forte entraînait la ruine des villages, trop faible, la famine. Il était donc important de vouloir contrôler ce phénomène naturel, non par la technique, impuissante à cette époque, mais par des rites et des prières. Les prêtres observaient le ciel, fêtaient l'arrivée des eaux nouvelles qui, peu à peu, montaient jusqu'au niveau de leurs sanctuaires. Ils en mesuraient le niveau grâce aux nilomètres ; offrandes et prières devaient assurer un heureux déroulement du phénomène. Cela explique pourquoi cette région de Nubie pauvre en habitants, vit fleurir des sanctuaires parfois prestigieux, jusqu'aux temps de la domination romaine.

### *La menace des barrages*

La maîtrise des eaux du Nil put être envisagée au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à la technique des barrages capables de moduler le flot, accumulant l'excédent des périodes de grandes eaux pour le redonner en cas d'insuffisance. Un premier barrage long de 1622 mètres fut construit en amont d'Assouan entre 1898 et 1902. Il permettait d'accumuler une réserve d'environ un milliard de mètres cubes, insuffisante pourtant pour irriguer le pays, si bien que des travaux de rehaussement furent entrepris de 1907 à 1912 et de 1929 à 1934, portant sa retenue à 5 milliards de mètres cubes. La Nubie et notamment le temple de Philae, se trouvait déjà noyée sur près de 300 kilomètres. Au moment de la crue annuelle, les vannes du barrage étaient ouvertes, permettant aux eaux limoneuses de se déverser dans la vallée assoiffée. Pendant presque un siècle, la Basse-Nubie, l'ancien pays de Ouaoat quasiment désertique, ne reprenait donc son aspect d'antan que trois mois par an. Cela permettait à la terre retrouvée – une très mince bande de sol arable – parfois même sur une seule rive, de produire une hâtive récolte de dora (mil), et de pastèques, que venaient enrichir les dattes dispensées par les palmiers à demi noyés, les trois quarts de l'année et dont les têtes paraissaient flotter sur les eaux.

Dans les années cinquante, ce premier barrage, même surélevé, se révéla insuffisant et l'on envisagea la construction d'un second barrage en amont, le Haut-Barrage (Sadd el-Ali) long de 3 600 mètres, épais à sa base de 900 mètres, et capable de retenir 157 milliards de mètres cubes, de quoi assurer une irrigation pérenne en retenant les eaux de l'inondation. Le niveau du lac de retenue allait monter de la cote 120 mètres, à celle de 180 mètres au-dessus de la mer, engloutissant définitivement vingt-deux temples et chapelles, sur les 380 kilomètres de la Nubie égyptienne et les 120 kilomètres du Soudan, au nord du pays de Koush. En 1960, le chantier était ouvert et quatre ans plus tard, le cours du Nil barré ; le lac allait être mis en eau pour atteindre sa cote maximale en 1972. Il fallait donc faire vite si l'on voulait sauver un patrimoine exceptionnel mais alors peu connu.

### *Le sauvetage*

L'Égypte traversant alors de graves difficultés financières relatives à l'édification de ce Haut-Barrage, l'effort que représentait la protection de tant de temples paraissait insurmontable. Il ne s'offrit alors, à mes yeux, qu'une solution : celle de se tourner vers la solidarité internationale pour préserver de pareils trésors, uniques en leur genre, ce qui ne s'était encore jamais fait. Dans un premier temps, je devais faire connaître au monde leur existence, en organisant des voyages d'études – le tourisme dans ces régions n'existait pas en ce temps. Puis oser demander de l'aide à un monde divisé par la guerre froide. Les Etats-Unis, dépités de voir l'Égypte se tourner vers l'Union soviétique pour la construction du barrage, faisaient obstacle à toute demande, affirmant même que le projet de barrage était abandonné, donc qu'il n'y avait aucune raison de sauver les temples. La France et l'Angleterre s'étaient lancées en 1956, à la suite de la nationalisation du canal de Suez par Nasser, dans une expédition militaire en Égypte qui, si elle avait bien été stoppée par la pression internationale, avait laissé s'accumuler les rancœurs.

Quatre années de démarches me permirent de convaincre les uns – les Égyptiens – du bien fondé de leur espoir, les autres – l'Unesco – de la grandeur et de la possibilité de l'entreprise envisagée.

C'est ainsi que naquit la notion de « patrimoine universel » dont l'Unesco est, maintenant, le plus actif défenseur. L'appel à la sauvegarde des monuments de la Nubie fut lancé de l'Unesco le 8 mars 1960. Il fallut, ensuite, organiser toute l'entreprise, former les comités techniques destinés à l'étude des systèmes de sauvetage de temples très différents les uns des autres et surveiller leur application. Des comités financiers furent chargés de rassembler les fonds nécessaires puis de les gérer. Un autre comité s'occupa, en conclusion, de distribuer les témoignages de reconnaissance de l'Égypte aux nations qui avaient aidé l'Égypte : des antiquités provenant des réserves archéologiques du pays furent proposées aux musées des nations ayant répondu à l'appel : l'Italie reçut le temple d'Ellesiya, l'Espagne, la chapelle de Debôd, les Pays-Bas, la chapelle de Taffieh et les États-Unis, la chapelle de Dendour.

### *Les solutions techniques*

Le principe essentiel de toutes ces opérations était de déplacer les sanctuaires hors des lieux menacés pour les exposer à nouveau le plus près de leur site d'origine dans la même orientation, à l'abri des eaux du futur lac Nasser. Pour des raisons de sécurité et de commodité, les temples sauvegardés furent regroupés en quatre zones. Ce titanesque déménagement « minéral » ne présentait pas d'obstacles insurmontables, lorsqu'il s'agissait de monuments construits par assises de pierre tels Derr, Ouadi-es-Seboua, Kertassi, Dakka, Kababsha, Semna-est, Semna-ouest, Bouhen et même les temples de Philae. Le problème devenait difficile pour extraire la petite grotte, aux parois entièrement sculptées, d'El Lessiyia, et paraissait irréalisable pour les deux temples-speos d'Abou Simbel. L'extraction hors de la montagne de ces immenses grottes, une fois plusieurs projets très audacieux écartés, fut cependant réalisée à la suite de bien des discussions. Les collines surmontant les temples d'Abou Simbel furent arasées et découpées, sans recours à des explosifs qui auraient endommagé les sanctuaires. Comme l'eau du barrage commençait à monter, il fallut isoler le site par un batardeau. Puis les monuments furent découpés en 1036 blocs de dix à quinze tonnes, au préalable consolidés avec des injections de résine époxy. Ces blocs numérotés furent transportés sur leur nouvel emplacement. Une gigantesque voûte de béton haute de 25 mètres, large de 45 et longue de 60 – la plus grande voûte porteuse de l'époque – fut lancée pour protéger l'architecture interne – 100 000 mètres cubes pour le grand temple, 26 500 pour le petit – de la poussée de la montagne reconstituée. Trois mille personnes travaillèrent sur le chantier par des températures qui pouvaient atteindre 58° à l'ombre. Les façades furent entourées de leur ancien environnement rocheux, les mamelons reconstitués, face à l'est, pour que le soleil traverse l'entrée du temple de Ramsès jusqu'au fond, afin de toucher les trois statues divines qu'il ranime toujours deux fois l'an, le 21 octobre et le 21 février.

Légèrement au nord, le speos de la reine Nofretari présente à nouveau au soleil les six statues colossales de sa façade particulièrement illuminée par celles de la reine, images de l'étoile Sothis. Sur le site d'Abou Simbel ont été remontés le sanctuaire d'Abou Hoda – autrefois à un kilomètre au sud – et la niche du tombeau de Pasar – auparavant à cinq kilomètres au sud du site actuel.

Les comités s'étaient déclarés impuissants à sauver Amada, faute d'appuis financiers et de moyens techniques : ce temple ne pouvait être démonté, alors qu'il était cependant construit par assises de grès car, ce faisant, on aurait détruit ses délicats reliefs stuqués et peints. In extremis, j'ai pu convaincre le général De Gaulle de le faire prendre en charge par la France, en surnombre de toutes nos autres contributions. Le projet de le mettre en précontrainte et de le transporter en un seul bloc, poussé par piston, sur rail, dans le désert, sur une distance de quatre kilomètres et soixante mètres plus haut, a été un exploit, un véritable tour de force, réalisé selon les plans et la responsabilité de l'architecte Jean Trouvelot. Sur ce même site « moderne », le temple de Derr, auparavant à onze kilomètres au sud, et le tombeau de Pennout Aniba, auparavant à quarante kilomètres plus au sud, ont été reconstitués, après avoir été démontés. Un troisième site rassemble au bord du lac Nasser les temples de Ouadi-es-Seboua, légèrement déplacé par rapport à son emplacement initial, de Dakka, qui s'élevait à quarante kilomètres au nord, et d'El Maharraqa, à trente kilomètres, reconstitués selon les mêmes techniques.

Assise par assise, les temples, kiosques et chapelles de l'île de Philae, quasiment noyés pendant quatre-vingts années, furent transportés sur un îlot granitique voisin plus élevé et pour l'occasion élargi, afin de dominer les eaux situées entre l'ancien et le nouveau barrage et recevoir le

complexe entier des anciens bâtiments édifiés sur l'île. Désormais, Philae, la « Perle de l'Égypte » resplendit, sauvée du déluge, sur l'île d'Aguilkia qui a repris la forme d'une oiselle propre à Isis, et retrouvé un peu de sa végétation luxuriante. Non loin du Haut-Barrage, un dernier site regroupe aujourd'hui le temple de Kalabcha, situé autrefois à quarante kilomètres au sud, qui voisine avec le kiosque de Kertassi, auparavant à trente kilomètres au sud, et le temple de Beit-el Ouali qui s'élevait non loin de Kalabcha.

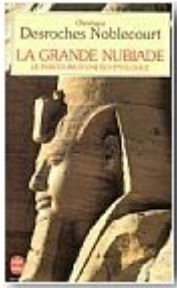
Le temps s'est écoulé et les résultats s'imposent : les temples de Nubie ont été sauvés d'une ruine irrémédiable car, sous l'eau, ils auraient non seulement perdu leur décor mais les blocs se seraient peu à peu désolidarisés et délités. Les touristes viennent les visiter par millions, contribuant indéniablement à la richesse non seulement d'une région, mais de tout un pays. Rares sont ceux qui ne vont pas jusqu'à Abou Simbel. Et sur le lac Nasser qui semble maintenant exister depuis toujours, les crocodiles et les pêcheurs se sont réinstallés. Quels que soient ses inconvénients, le barrage a sauvé la vie de millions d'Égyptiens et les bateaux qui sillonnent ses eaux – autrefois la remontée du Nil à travers la Nubie était une aventure – peuvent aborder vers des temples miraculés, majestueux témoins de la solidarité mondiale à la mesure de ce que l'Égypte des pharaons a légué à l'humanité.

Christiane Desroches-Noblecourt

Juillet 2004

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

## Bibliographie



La grande nubiane ou le parcours d'une égyptologue  
Christiane Desroches Noblecourt  
*LGF, Paris, 1993*



Le Secret des temples de la Nubie

Christiane Desroches Noblecourt  
*Le Livre de Poche, Paris, 2001*